

Elle posa sur les genoux du chevalier une fine gerbe de fleurs au parfum à peine sensible, les fleurs mièvres et frissonnante de l'automne.

— Il y a un peu de soleil, reprit-elle, et j'en ai profité pour faire cette cueillette sur la lisière du bois.

— Et tu as pensé à moi, et tu m'as apporté un peu de la transparence de l'air, un peu de la clarté du soleil sur ces fleurs... merci !

De son œil encore décoloré, le chevalier d'Avenel regarda au dehors à travers les vitres de la grande fenêtre close.

Quelque souffle errant dans le ciel avait chassé les nuages qui l'obstruaient la plupart du temps à cette époque monotone de l'année.

Un azur argenté diaprât l'horizon ; et, sur les arbres aux branches dépouillées, des mésanges gonflaient les plumes de leur petit corps, buvant avidement le soleil.

— Il doit faire bon à respirer l'air vif et clair de l'extérieur, prononça Walter d'Avenel.

Il se dressa lentement du grand fauteuil armorié dans lequel sa blessure le retenait.

Marie s'était avancée vivement pour l'aider.

Il la remercia d'un sourire, et s'appuyant légèrement sur l'épaule de Marguerite, tout heureuse de lui servir de soutien, il marcha lentement vers la fenêtre.

— C'est un des derniers beaux jours, dit-il. Ne te semble-t-il pas, Marie, que ce soleil nous appelle ?

L'épouse, inquiète, regarda au dehors, redoutant pour le blessé l'impression du froid.

Son Walter n'était pas sorti depuis qu'elle l'avait ramené d'Édimbourg ; depuis que, profitant d'un peu de mieux, ils avaient quitté le palais de la bonne reine Marie Stuart.

— Petite maman, murmura Marguerite. C'est un été de la Saint-Martin, le bon Dieu l'a fait exprès pour mon petit papa.

Elle donnait à Ellen le nom grave et ému de mère ; à Marie d'Avenel, à Walter, — sa mère, son par adoption, — elle disait petit papa... petite maman. Et il semblait qu'il y avait une caresse dans l'inflexion de voix exquise avec laquelle prononçait ces mots.

Les deux mères avaient souri...

Sur un mot, Tibbie couvrit les épaules du chevalier de la reine d'une pelisse de fourrure.

Et continuant à laisser une main doucement appuyée sur l'enfant, se soutenant de l'autre sur Mario, Walter d'Avenel se dirigea vers l'escalier.

Arrivé sur le perron, il fit halte, pour se reposer.

Puis il descendit les derniers degrés, toujours appuyé sur ses deux guides gracieux.

Contre le mur du manoir, il aperçut Halbert, l'ancien chasseur, savourant lui aussi les tièdes effluves du soleil automnal.

Le serviteur se dressa péniblement en apercevant son maître.

— Reste assis, Halbert, prononça le chef des clans d'Avenel et de Melrose. Ne sais-je point que tu as été blessé toi aussi ?

— Oh ! cela va mieux, monseigneur. Et j'espère être à même de reprendre, un de ces jours, ma tâche et ma faction. Puis, ce soleil fait tant de bien !

— C'est pourquoi je suis venu lui demander moi aussi un peu de sa force. Nous en avons besoin, nous sommes l'un et l'autre comme deux invalides, ajouta le châtelain en souriant.

Et il s'éloigna, toujours soutenu par ses deux guides.

Cette tiédeur saine, cette gaieté de la nature mettait comme des baumes en lui.

Et il éprouvait une joie intime et pénétrante à refaire connaissance avec des coins de verdure et des sapins, défiant le froid, qu'il apercevait, avec des berceaux qui, dépouillés de feuilles, en avaient peut-être acquis plus de charme poétique.

Il voulut s'asseoir sur un banc, écoutant planer au-dessus de lui le mouvement à peine entendu à ce moment des arbres imperceptiblement agités.

Une grande paix, une grande quiétude de toutes choses semblait descendre du ciel immense au bleu infini.

Après un long repos, Walter d'Avenel se remit debout, et ses mains émaciées posées encore sur le bras de Marie, sur l'épaule de l'enfant heureuse et fière de sentir son poids, qu'il allégeait cependant, ne lui en laissant que la caresse, il rentra au manoir.

Il emportait la réconfortante impression de joie et de vigueur que le calme serein et puissant de la nature venait d'épandre dans son être.

L'expérience ayant heureusement réussi, il allait maintenant respirer chaque jour l'air balsamique et sain du dehors.

Ainsi que l'avait ingénument déclaré Marguerite, le ciel élément semblait vouloir lui attribuer et accorder à la terre le renouveau si plein de charme d'un été de la Saint-Martin.

L'enfant qu'il nommait sa " fleur d'Écosse " était parfois de ces sorties au cours desquelles ses mains mentes moissonnaient les fleurettes, ses sœurs, que ces tiédeurs dernières engageaient à s'ouvrir encore.

Le bras de Marie suffisait à présent à Walter dans ces promenades qu'ils prolongeait peu à peu.

Et c'était une grande effusion pour eux de s'enfoncer dans les fourrés avoisinant le manoir, et qui, les isolant de tous, rapprochaient leurs âmes, les ramenant, malgré l'âge insensiblement ajouté, au temps de leurs anciens balbutiements.

Walter revenait de ces promenades, une vie, un éclat nouveau dans les yeux.

Il se sentait renaître.

Un jour vint même où il parla de remonter à cheval.

Il était allé voir ce jour-là ses chevaux dans ses écuries.

Il passa la main sur l'encolure lustrée de l'étalon azeau, au pelage couleur de feu, aux reflets de soleil, qu'il montait lors de sa première victoire.

La noble bête reconnut son maître et il fit entendre un hennissement argentin.

— Tu t'ennuies à l'écurie, mon noble et valetueux compagnon, dit le chevalier en admirant sa robe éclatante. Tu aspiras après l'air pur et l'espace libre, toi aussi.

Le lendemain, il invita Marie d'Avenel à revêtir son amazone.

— J'ai ordonné de seller ta blanche haquenée ainsi que le brave coursier qui me manifestait hier son impatience, lui dit-il.

La fille des ducs de Melrose ne put s'empêcher de manifester ses craintes.

Une chevauchée ne risquait-elle pas de faire rouvrir la blessure de son époux, ou tout au moins de lui causer une fatigue dangereuse ?

— Walter, je t'en supplie, renonce à cette sortie. Le cheval que tu te proposes de monter n'est pas sorti de l'écurie depuis longtemps ; un écart, un bond causé par l'ardeur de son sang trop généreux, c'en est assez pour te faire tant de mal !

Le guerrier le rassura d'un sourire.

— N'aie crainte, aimée. Mon fidèle coursier demeurera auprès ta ta haquenée aussi fidèlement que moi auprès de ma dame.

La vigueur revenant en lui, Walter montrait une tranquillité tellement calme et forte que Marie, ses anxietés à demi apaisées, alla revêtir une de ces robes de cheval si simples et si exquises des amazones du moyen âge.

Lorsqu'il la vit reparaître, la houssine à la main, souriante et un peu émue cependant, son chevalier enlaça sa taille svelte de ses deux bras.

— Toujours aimée, balbutia-t-il, combien tu es belle ainsi, et que ne suis-je en possession de toute ma force pour t'emporter au loin dans un élan d'ivresse !

Marie se déjuga doucement de son étreinte.

Une pudeur venait de teindre son front comme au temps où ils n'étaient encore que fiancés.

Temps si fugitif et si doux !

Un instant après, ils étaient en selle l'un et l'autre.

L'étalon dans la première, griserie causée par l'air libre, se secoua joyeusement, prêt à se cabrer.

Marie pâlit, voyant déjà son mari, impuissant à lutter longtemps contre les caprices de la bête impatiente, rouler peut-être à terre.

Mais le guerrier, d'une pression lente et ferme, brisa la mâchoire de l'étalon.

Et l'animal s'apaisa. Il avait réellement retrouvé son maître.

Puis il lui rendit la main. Et Walter et Marie s'éloignèrent.

Ils s'enfoncèrent sous les allées pleines de l'ombre mystérieuse des bois.

Le châtelain avait refusé toute escorte ; n'étaient-ils pas mieux seul à seul ?

(A suivre.)

CXXXIX. — ADIEU, FOYER PAISIBLE !

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cette première sortie du chevalier d'Avenel paraissait avoir fait circuler un sang plus vif dans ses veines.

Il voulut la renouveler le lendemain.

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achet à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.